

Laurent Cadiou

Souvenirs d'un vétérinaire forézien

Voyage dans un monde révolu

Cahiers de Village de Forez

A Françoise, mon épouse,

à qui je dois d'avoir découvert et adopté le Forez ;
et aussi d'avoir apporté sa contribution
au départ de ma vie professionnelle.

A tous les acteurs de cette vie professionnelle :

- mes anciens associés :
Pascal Desmolles
Bernard Huguet
Manuel Gauthier

- nos secrétaires
Christine
Sandrine
Magali

- mes toutes premières secrétaires
M^{me} Gagnière †
M^{me} Presle

- aux paysans qui ont accepté de m'accorder leur confiance.

Toutes les illustrations sont de l'auteur

Introduction

"France profonde"

Village perdu au fond d'un vallon ? Ferme blottie au pied d'une colline entre forêts et pâturages ? Petit chemin sinueux et interminable conduisant chez un paysan accroché à ses traditions et quelque peu coupé du monde ?

C'est ce qu'il est convenu d'appeler la "France profonde".

Ce vocabulaire ambigu, affectueux et péjoratif à la fois, est souvent sollicité lorsque l'on évoque des paysages somptueux et sauvages, mais aussi lorsqu'il est question d'isolement et de coutumes d'un autre âge.

Il s'agit bien de cette France rurale dont, maintenant, on se demande bien ce qu'il lui reste de ruralité.

Dans quelque région que ce soit, la traversée de nos villages ne montre que villégiatures et résidences secondaires. De temps en temps un immense hangar, une immense stabulation libre avec ses bâtiments annexes et ses silos rappellent que des exploitations agricoles existent encore.

Les jeunes générations se doutent-elles que, dans un passé très récent remontant à la fin du siècle dernier, la plupart des villages grouillaient encore de vie, que les fermes se touchaient toutes, groupées autour d'un clocher ou surgissant au détour d'une haie ? Savent-elles qu'artisans et commerçants étaient au service d'une société rurale encore active ?

L'évolution des techniques, des communications et des échanges est allée tellement vite et loin, qu'elle a eu raison de cette société que l'on croyait éternelle.

Je fais partie d'une des dernières générations à avoir connu cette ruralité souvent empirique, avec son habitat traditionnel et ses attelages.

J'ai vécu cette mutation sans précédent.

La profession de vétérinaire rural m'a donné une place privilégiée au cœur de cette société. C'est pourquoi je me permets de parler de ce monde dont il ne restera bientôt que peu de choses, non pas pour porter un jugement, mais plutôt, au travers d'observations et d'anecdotes, pour témoigner et parler d'un vécu dont beaucoup n'ont plus la moindre idée maintenant.

Et pourtant, nous sommes concernés.

Il s'agit tout simplement de nos racines.



A - Impatience et exaspération



B - Césarienne

Chapitre I

Premiers contacts

Je suis persuadé que vos racines, vous voulez les connaître ou peut-être les redécouvrir. Dans ce cas, je vous invite.

Je vous invite à remonter le temps de quelques dizaines d'années seulement, principalement dans cette région du Forez où j'ai passé la majeure partie de ma vie professionnelle.

Je vous convie à prendre place à mes côtés, dans ma voiture de véto où règne une odeur indéfinissable résultant du savant mélange qui s'est opéré entre les effluves des bouses de vache et les subtils et complexes parfums des produits pharmaceutiques. Je vous convie dans ce véhicule malmené, surchargé, où je peine chaque jour à faire régner l'ordre.

Si vous acceptez de participer à cette aventure, vous verrez comment on était reçu dans cette société multiséculaire et comment on y vivait.

Urgences ou gens pressés ?

C'est parti ! Vite, il faut avaler les kilomètres, tenir compte des priorités de la tournée en évitant les déplacements inutiles. Tout est organisé dans ce sens, tout se présente pour le mieux.

Mais en ce beau jour d'automne de la fin des années 70, au plus profond de la plaine du Forez, les choses ne se passèrent pas comme prévu.

Le soleil couchant embrasait les étangs, aiguillant la frêle silhouette des joncs que la brise inclinait sur une nappe féerique. Ce somptueux décor invitait à la randonnée, à la contemplation.

Pourtant l'heure n'était guère à la poésie. On venait de me casser mon programme en me transmettant une urgence. Maudit radiotéléphone !

Au détour de ce plan d'eau de rêve, au bout du chemin, deux compères à la mine crispée maugréaient sur le seuil de l'étable de la petite ferme :

- *Mais qu'est-ce qu'il peut bien foutre ?* dit l'un.

- *Ça fait bientôt une demi-heure que je lui ai téléphoné !* ajouta l'autre (dessin A).

Il suffisait de jeter un œil dans la noirceur profonde de l'étable pour y distinguer une vache crispée elle aussi, essayant vainement d'expulser son rejeton.

Ma voiture, évacuant force gravillons, s'immobilisa enfin dans la cour.

Je n'eus droit à aucun mot de bienvenue, aucun bonsoir. L'un des deux personnages, les yeux encore fixés sur le cadran de sa montre, grommela :

- *Ben nom de D... !*

Sans mot dire, je fis le gros dos et d'une main tremblante commençai à explorer les entrailles de cette voiture où l'on trouve de tout, à la recherche de gants, tabliers et autres cordages.

Et l'autre individu de revenir à la charge :

- *Dépêchez-vous de mettre vos "z'harnais", docteur, parce que ça fait déjà deux heures qu'elle force, la vache, et qu'à cause de vous le veau doit être crevé !*

La pression était telle que je m'empressai d'examiner la vache et de clamer haut et fort qu'il n'en était rien, que le veau était encore bien "vigouret".

La tension tomba d'un cran et les paysans acceptèrent avec soulagement mon verdict :

- *Il faut une césarienne* (dessins B et C)

Toutefois la vraie bonne humeur n'était toujours pas au programme. Sachant que cela marche parfois, je tentai de la faire venir en faisant appel à ces plaisanteries grivoises d'un goût douteux qui, paraît-il, ont le secret de faire rire tout le monde...

En vain.

La bonne humeur n'allait revenir que lorsque l'enfant montrerait le bout de son nez.

Un véritable hôpital de campagne fut rapidement mis en place à grand renfort de petites bottes de paille carrées, introuvables de nos jours, et de serviettes. L'opération dut être retardée par la nécessité d'évacuer la vache voisine qui, inquiète, ne cessait de tourner et de bousculer la parturiente, de donner des coups de pied et de menacer de couvrir de bouse le matériel. A cette occasion, je ne me privai pas de faire remarquer à mon charmant comité d'accueil qu'au lieu de rouspéter et de vouer aux gémonies leur cher véto, il eût été bien préférable de mettre à profit le temps d'attente en faisant de la place autour de la vache, et en allant chercher de l'eau et du savon par exemple.

Au terme de l'opération qui se déroula pour le mieux, l'anxiété et l'agressivité firent place à la convivialité.

- *Entrez que ! Boirez ben un canon, nom de D...*

Cher lecteur, qui avez accepté de monter dans ma voiture, vous venez de pénétrer au plus profond de la société rurale d'une manière brutale, déconcertante pour qui n'est pas habitué.

Le client attend de vous un service. L'obtention d'un résultat va de soi et en cas de succès, à la plus sombre grossièreté peut succéder la plus chaleureuse attitude. Mais attention, cela marche aussi dans l'autre sens. Gare aux déceptions !

Il ne faut pas perdre de vue que la naissance d'un animal à la ferme cristallise à lui seul tous les espoirs et aussi toutes les inquiétudes de l'éleveur. Neuf ou dix mois d'attente sont nécessaires avant de toucher au but suprême, l'obtention d'un veau, donc la mise en route d'une lactation, l'élevage ou la vente d'un jeune, bref, la promesse d'un revenu. Il suffit de quelques minutes de mise-bas pour anéantir ces mois d'investissement en temps et en travail, dans le cas où les choses se passeraient mal. Et Dieu sait si la menace ne manque pas de planer ! Le veau peut "boire le bouillon"¹, rester coincé au niveau des hanches, la vache peut être victime de déchirures, d'hémorragie ou rester paraplégique.

Dans la majorité des cas j'étais accueilli comme le Sauveur. Un sauveur un peu prédateur, mais sauveur quand même. Le Bon Dieu même, dans certains cas, surtout chez ces braves gens de la montagne habitués, du fait de leur isolement, à l'entraide et à la patience. Ils étaient à l'opposé de leurs collègues de la plaine qui, eux, bénéficiant de nombreuses commodités, n'en devenaient que plus exigeants. Leur comportement incitait à penser qu'il n'y avait pas d'urgences, mais plutôt des gens pressés. Propos réducteur certes, comme toute boutade. La vérité est que l'attente est mieux supportée par les uns que par les autres et que la notion d'urgence n'est pas la même pour tous.

A l'époque qui nous préoccupe, je ne comptais pas le nombre de problèmes dont la gravité était sous-estimée et, en corollaire, les appels en urgence pour des brouilles.

Manque de formation et de compétence, certes. Mauvaise fois et égoïsme de temps en temps, dictés par le désir du client de donner priorité à son programme personnel.

¹ Mourir à la suite de la pénétration des eaux fœtales dans les voies respiratoires.

Convivialité

Au fil des jours, vous vous êtes rendu compte que la plupart de mes clients se montraient accueillants. Cette convivialité évoquée précédemment restera une caractéristique majeure de mes relations avec le monde rural de l'époque, en dépit de toutes les tensions inhérentes à ma prestation de service.

Le canon

Chez les paysans, la toute première manifestation de reconnaissance ou tout simplement de bienvenue était de proposer de l'alcool. Après l'effort, le réconfort, me disait-on (dessin C).

Il s'agissait du trop fameux canon ou de la dévastatrice gnôle.

Nombre de paysans étaient vexés si vous n'acceptiez pas ce genre de breuvage dont la fonction était multiple. Il importait pour eux de récompenser un travail bien fait, surtout si on a "guenillé ²", de sceller un accord ou d'amadouer un prestataire de service. Combien de fois, dans ce dernier cas, ai-je été invité à boire un coup avant la mise en place des terribles plans d'assainissement des cheptels. Sans doute attendait-on de moi quelque indulgence.

En buvant un canon, on faisait partie des leurs. On était sur le même pied d'égalité. On effaçait la morgue du "savant".

On me certifiait que ça ne me ferait pas de mal parce que c'était "du naturel".

Très naturel en effet, le tord boyaux, très éloigné aussi des grands crus. Bien agréable pourtant dans certains cas, malgré son goût de soufre et sa forte teneur en acide acétique, après une mise-bas terriblement difficile (dessins D et E) ou au terme d'une périlleuse séance de vaccinations (page de couverture).

Moins naturel mais d'un usage courant dans notre région, appelé parfois "midi moins le quart", était l'apéritif anisé. Le trop célèbre pastis qu'il s'agisse du Ricard ou du Pernod était "l'apéritif des hommes", par opposition aux vins cuits qui, eux, étaient censés convenir à la gent féminine... Parallèlement il y avait la "goutte des femmes", liqueur douceâtre et sirupeuse, prétendument digestive, que l'on opposait à la "vraie goutte" : le marc de raisin ou de prune.

A peine le breuvage était-il avalé que l'on voyait le goulot se poser à nouveau sur le bord du verre.

- *Z'en prendrez ben un deuxième, Docteur ?*

- *Non merci.*

- *Z'avez pourtant ben deux jambes !*

Un soir, lors d'une telle séance, je trouvai la solution. Dès que le "patron" avait le dos tourné je versais le verre d'eau-de-vie sur le plancher de la cuisine. La noirceur et la porosité de ce dernier garantissaient l'absence de toute trace. Sans doute a-t-on pensé que mon estomac était en béton armé !

Même si cette manifestation de convivialité était sincère, elle n'était pas toujours désintéressée. Pour certains clients la venue du véto servait de prétexte pour s'en "jeter un petit".

Véritable fléau des campagnes, l'alcool avait des effets parfois destructeurs.

- *N'allez pas chez mon voisin après 16 h, me disait-on de temps en temps, parce "ça craint".* Combien de fois ai-je pu vérifier cela à mes dépens.

² Eprouver beaucoup de difficultés.



C - Césarienne arrosée... Réconfort après le premier effort. Et ce n'est pas fini !



D - Ça coince dur

Un jour, consultant une vache boiteuse dans les pires conditions, je suggérai au client, pour les séances à venir, de me trouver une cage de contention ³ (dessin G). J'avais tout simplement oublié qu'il était plus de 16 h et que cet homme, charmant au demeurant, pouvait sortir de ses gonds passé ce délai pour les raisons invoquées plus haut. Je vis effectivement que mon observation l'avait contrarié, que ses yeux s'injectaient de sang, que sa bouche se tordait pour me dire que je cherchais à lui imposer des contraintes. La seule solution dans ce cas était d'en terminer au plus vite, tant bien que mal, et devinez... d'aller boire un canon !

Il arrivait parfois que l'alcool fût gai, voire même comique. Je me souviens d'un brave homme particulièrement chaleureux dont la cour de ferme, en dehors des moments qu'il passait aux champs derrière ses chevaux, était toujours pleine de copains et de clients venus chercher, qui un litre de lait, qui un poulet, ou de maquignons venus négocier un veau ou une vache à grands coups de gueule (dessin H). Parfaitement honnête, l'homme se mit un soir en devoir de m'assurer qu'il n'oublierait pas de me régler sa note. Combien avait-il de verres dans le nez ? Peu importe. Toujours est-il qu'il ne cessait de me répéter en décrivant devant sa porte d'incessantes et titubantes sinusoïdes : *Vous savez, Docteur, je suis un homme droit !*

Autres manifestations de gratitude

On pouvait dire qu'à la fin des années 1970, le suprême cadeau était encore la fameuse bouteille de gnôle et j'aurai l'occasion d'y revenir.

Fort heureusement les clients disposaient d'autres moyens pour manifester leur reconnaissance. Il n'était pas exceptionnel que je rentre à la maison avec une douzaine d'œufs ou un saucisson.

A la ferme, le café remplaçait avantageusement le "canon" chaque fois que cela était possible et je faisais en sorte qu'il en soit ainsi. J'appréciais tout particulièrement, lorsque mon intervention avait été pénible, que mon programme était à jour et que l'heure du repas avait sonné, de partager la table de certains clients.

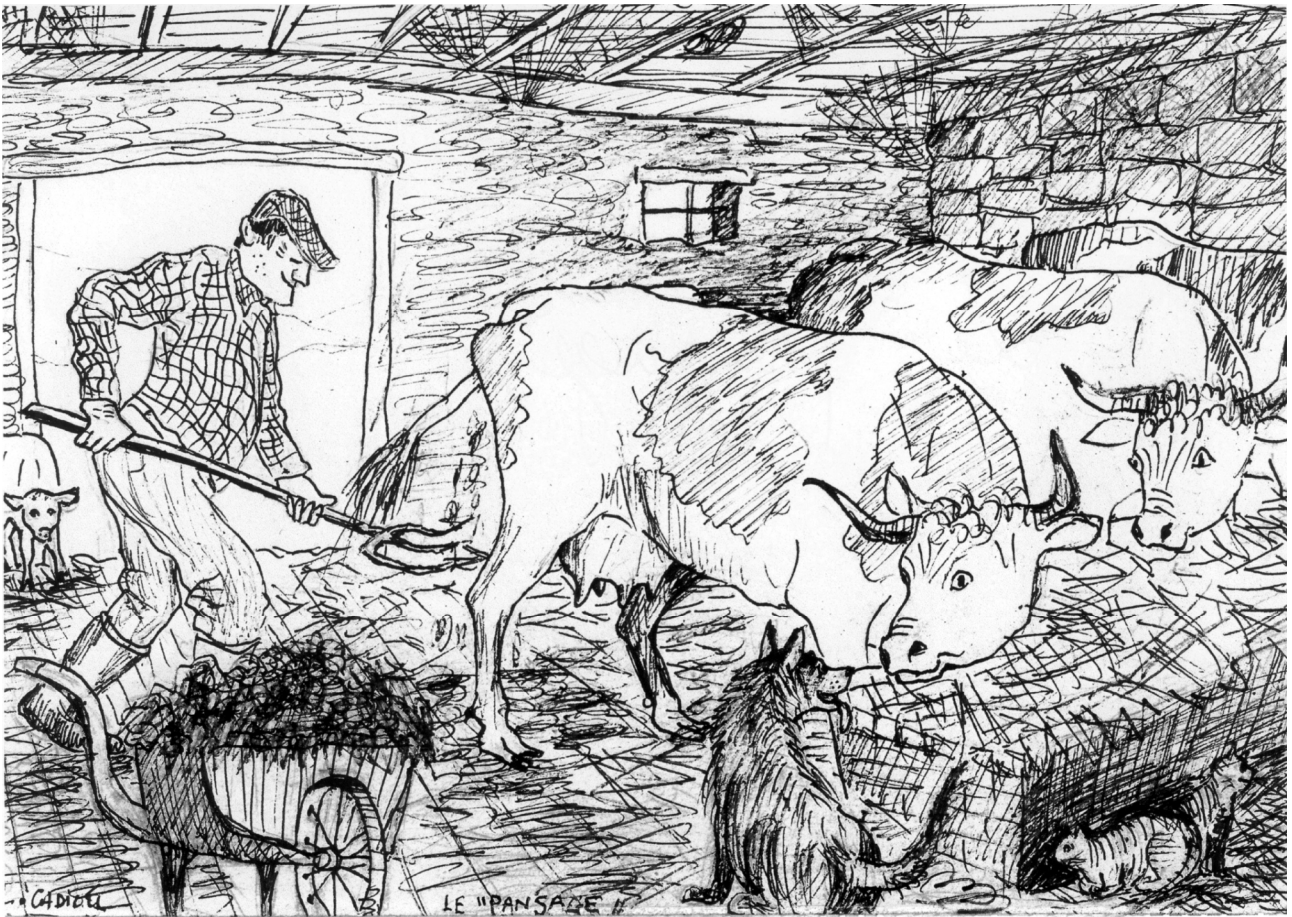
La plupart du temps saucisson, jambon de pays et fourme de Montbrison étaient incontournables mais, si personne n'était pressé, il n'était pas rare que la "patronne" exprime tout son savoir-faire en matière de cuisine du terroir. Le "patron", quant à lui, restait à table. Très "macho", très patriarcal encore à cette époque, il intimait parfois d'un seul hochement de tête l'ordre d'apporter le plat suivant ou d'aller chercher une autre bouteille de vin. Et la maîtresse de maison de presser le pas sans mot dire...

La coutume à la ferme était fréquente de prendre une bonne collation vers 9 h du matin : jambon, saucisson, fromage, chocolat. Certains éleveurs, debout depuis 6 h, avaient fait le "pansage ⁴" des bêtes et procédé à la traite sans avoir pris autre chose qu'un petit café. Je me souviens de l'un d'entre eux, chez lequel j'évitais d'aller à cette heure-là sauf en cas d'urgence. Faute de quoi je n'en sortais plus, et courais le risque de sacrifier ma matinée et de ne plus pouvoir honorer mon programme.

Il arrivait que la chaleur humaine s'exprimât de façon parfaitement gratuite. Je n'oublierai jamais ce paysan de la montagne de Saint-Bonnet qui, bien que ne me connaissant qu'à peine, me tendit un jour avec son masque "bourru", sans un mot, une barquette de sa récolte de fraises. Je m'étais simplement arrêté à sa hauteur pour lui demander ma route. Je venais de m'installer dans la région.

³ Cage dans laquelle on assujettit les bovins pour effectuer divers soins (pieds, cornes, etc.).

⁴ Ensemble des soins quotidiens aux animaux : entretien de la litière et affouragement. Le véritable sens du mot est quelque peu différent.



Le "pansage" à l'ancienne

Et maintenant ?

De moins en moins les paysans prennent le temps de vivre. La gestion difficile de leurs entreprises parfois colossales ne leur en laisse plus guère la possibilité. Ils sont devenus des gens d'affaires. Les relations avec eux tendent à devenir exclusivement professionnelles et la convivialité s'en trouve entamée. Il n'est plus question de boire des canons ou de la gnôle, mais d'être lucide.

Fini ce gros "rouge qui tache" dont l'une des propriétés était de culotter les verres comme le faisait le tabac avec les pipes.

Disparus ces campagnards d'un autre âge qui vous faisaient asseoir à une table encombrée de vieux journaux, de vaisselle non lavée, envahie par les chats et parfois même les poules, dont le tiroir recelait une collection de verres tellement violets qu'ils en avaient perdu leur transparence. Fini cet honneur qui consistait à vous mettre sous le nez un verre rendu brillant et transparent par le filet d'eau du robinet et le coin du tablier de la patronne promptement vrillé à l'intérieur.

Fini ce cheval qui, attelé à un tombereau au fond duquel on devinait l'homme démolé par sa journée de marché bien arrosée, regagnait la ferme sans jamais se tromper. Soit dit en passant que ce même homme, un jour, ne se souvenait plus, à mon arrivée chez lui, de la raison pour laquelle il m'avait appelé.

Maintenant, se déplaçant tous en voiture, les agriculteurs ont bien compris qu'il n'était plus question de forcer à boire qui que ce soit.

Finie cette gnôle qui, le croyait-on, faisait "démarrer" au petit matin, se montrait génératrice de chaleur en hiver et en cas de grippe. Finie encore cette même gnôle que l'on faisait couler à flot

dans les seringues, à l'époque non encore jetables, pour les désinfecter. Finie cette gnôle qui, parée de toutes les vertus, guérissait les plaies, réconfortait les vaches dont la mise-bas avait été laborieuse. Pour ce dernier usage, dans certaines régions, on la mélangeait avec du café. Finie enfin cette gnôle-cadeau évoquée précédemment. J'en ai encore une bouteille dans ma cave. Elle m'avait été offerte par un paysan dont les dix vaches, par une belle après-midi d'automne, s'étaient empifrées de luzerne et avaient gonflé. Le drame collectif avait été évité de justesse ou terme d'une mémorable séance de pose trocarts⁵ (dessin I) et de cathétérisation⁶ d'œsophages. Entre ce client et le débutant que j'étais s'était instaurée une inébranlable confiance.

La gnôle est devenue denrée rare et fort heureusement de plus en plus réglementée dans sa fabrication. Les détenteurs de privilèges, dans ce domaine, ont tous disparu. Oui, nous sommes bien maintenant, dans un autre monde.



Retour de marché. Le cheval, lui, n'a pas bu

Silhouettes

N'oubliez pas, cher lecteur, que votre voyage n'est pas terminé, que vous êtes toujours dans ma voiture, que nous allons par monts et par vaux et de ferme en ferme.

Vous avez pénétré au cœur de cette campagne d'hier, vous y avez été dans l'ensemble accueilli avec cordialité. Mais avez-vous bien observé les acteurs de cet univers ? Avez-vous prêté attention aux apparences, aux silhouettes ?

⁵ Tube creux mis en place à l'aide d'un mandrin pointu pour établir une communication entre un organe creux et l'extérieur. Une vidange est ainsi permise.

⁶ Passage d'une sonde (cathéter) dans un organe tubulaire (œsophage, urètre, etc.).

Si de nos jours les agriculteurs affichent de plus en plus une silhouette et des manières de citadins, il fut un temps où il n'en était pas ainsi. L'aspect extérieur de certains d'entre eux n'a pas toujours été flatteur, laissant dominer une impression de lourdeur, de dissymétrie, de laisser-aller en matière de tenue vestimentaire et de propreté.

Les paysans de ma jeunesse ont pour la plupart connu un mode de vie sans mécanisation. Beaucoup d'entre eux, déformés par les travaux, perclus de rhumatismes, étaient "noueux comme les pieds de vigne" de la chanson de Jean Ferrat. La vie active à la campagne imposait aux adolescents des tâches harassantes qui compromettaient le développement harmonieux de la musculature et déviaient les grands axes du squelette. En effet il fallait soulever de lourds sacs de grain ou de pommes de terre, charger à bras des voitures de foin, marcher à côté des chevaux et retourner à chaque extrémité du sillon les pesants socs de la charrue brabant.

Affranchis de ces corvées, les jeunes agriculteurs actuels n'ont rien de bancal. Leur apparence est sportive. Cependant ils souffrent d'un mal sournois, la hernie discale provoquée par les secousses et les positions tordues imposées par les interminables heures passées sur leurs tracteurs.

Dans tous les cas ce métier de paysan demeure physiquement dur et nécessite précautions et protections. Protections contre les caprices du climat, contre la nature à tous égards salissante du travail, contre les dangers que représentent la nature et les animaux.

Actuellement et à l'image de cette uniformisation que l'on connaît et qui s'est imposée, la combinaison de travail est de rigueur.

Il n'y a pas si longtemps, chacun était fagotté à sa façon avec plus ou moins de bonheur. Fagottés "comme l'as de pique" pour certains. Ils étaient parfois bedonnants, habillés d'un éternel pull troué ou poussiéreux au-dessus duquel une ficelle de lieuse maintenait, en guise de ceinture, un pantalon d'une étanchéité douteuse. Il n'était pas rare, au gros de l'hiver, que lorsqu'il fallait à regret quitter la proximité du fourneau pour se rendre à l'étable, les pantoufles tout aussi inamovibles que le béret ou la casquette, restent aux pieds. Suprême confort que cette moiteur de charentaise mêlée à celle des bouses de vaches. Se chausser pouvait paraître inutile puisque, en montagne surtout, l'architecture des fermes dispensait souvent de sortir pour aller de la cuisine à l'étable.

Il m'est impossible de continuer à brosser ce tableau quelque peu caricatural et réducteur sans évoquer l'un de ces cas extrêmes que toute commune rurale a forcément, à une époque ou à une autre, connu. Je ne puis oublier cet homme, charmant au demeurant, habillé en "courants d'air", été comme hiver. Pull jaunâtre et troué porté à même la peau, profondément décollété sur un thorax broussailleux, poussiéreux et rougi par les rigueurs climatiques. Et le pantalon ? Un assemblage de lambeaux permettant, du fait de l'absence de slip, de bénéficier d'une leçon d'anatomie.

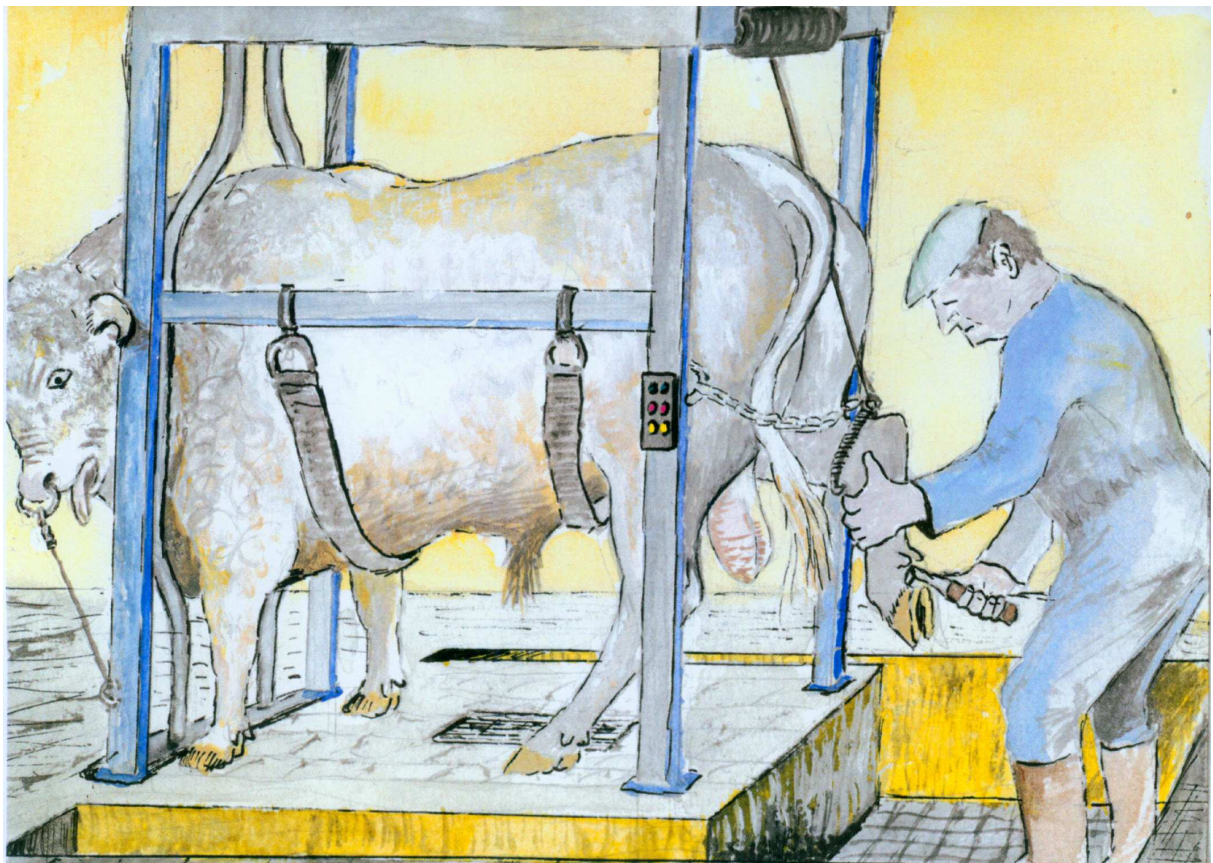
A l'inverse de ces tenues négligées, la plupart étaient correctes, voire même impeccables. Certains célibataires endurcis faisaient parfois figure à cet égard de maniaques. De plus, beaucoup de paysans se montraient exigeants envers leurs prestataires de services, au sujet de leur tenue de travail.

Inséminateurs et vétos n'avaient qu'à bien se tenir.

La blouse du véto avait parfois mauvaise presse.

Blanche, elle ne le restait pas longtemps et surtout, on l'accusait d'effrayer les vaches.

Brune, on l'accusait de véhiculer les miasmes des voisins.



G - Appareil de contention



H - Négociations à grands coups de gueule

- *Docteur, depuis votre dernier passage, mes vaches ont bloqué une sacrée pèze*⁷. *Elles raffètent*⁸.

Certains jours, lors de séances de prophylaxies collectives surtout, il arrivait que la fameuse blouse ne me quittât pas de la journée ou presque. Un soir, au terme de dix heures de surmenage et considérablement retardé, je me présentai à la porte de la dernière ferme à visiter. J'étais affublé de cette vaste protection qui couvrait mes bottes jusqu'à la cheville. Dans la pénombre la porte s'entrouvrit, laissant apparaître une grand-mère impressionnée par ma silhouette. Elle s'empressa de me dire :

- *Entrez vite, Monsieur le Curé.*

Il serait bien incomplet d'évoquer la silhouette paysanne d'autrefois sans parler du couvre-chef. Une anecdote me fit comprendre il y a fort longtemps l'importance capitale de cet élément identitaire.

Lors d'une visite je fus pris à partie :

- *Docteur, l'autre jour à la fête du village, vous étiez bien fier !*

Installé depuis peu dans la région, je fus interloqué par cette réflexion d'homme visiblement froissé. Il me fallut traduire ce terme de "fier". Dans la Loire, et dans ce cas précis, cela signifie orgueilleux, voire même méprisant.

Je finis par réaliser que tout simplement j'avais croisé ce brave homme avec indifférence parce que je ne l'avais pas reconnu.

Et pourquoi cela ?

Parce que ce jour-là, jour de fête, l'homme n'avait pas sa casquette, ni d'ailleurs son éternelle chemise à carreaux. Plus que le changement de vêtements, l'absence de coiffure avait, pour moi, gommé l'identité de mon client.

Dans le monde rural, toutes régions confondues, les paysans portent vissée sur la tête une immuable coiffure. Pour certains, c'est le béret, posé à plat comme une tarte, ou penché sur le côté, ou relevé presque à la verticale en découvrant un grand front parsemé de mèches folles ou encore plié dans sa longueur et rabattu vers l'avant en cachant le regard, donnant une attitude renfermée et sournoise. Pour d'autres, c'est le petit chapeau à bords étroits. Pour d'autres enfin, c'est la casquette. Casquette à carreaux de "gentleman farmer", ou casquette conférant un profil de marinier ou de militaire.

On peut dire sans exception aucune que tout paysan porte de façon continue une coiffure qui lui est propre, ne la quittant qu'à l'église, ou à l'occasion de cérémonies ou de fêtes. Chacun la porte à sa manière, à quelques exceptions près, relative à l'humeur du personnage. Je me souviens d'un pittoresque montagnard protégé par sa "tarte" horizontale. Était-elle verticale ? C'était un signe évident d'égotisme. Je me souviens également de cet éleveur qui, parfois, faisait avancer sur son nez son petit chapeau pour se gratter le sommet de la tête. Signe d'insatisfaction, de doute, d'inquiétude. Signe d'une réflexion qui n'allait certainement pas aboutir à un compliment...

Ah ! j'oubliais, la coiffure était parfois brièvement retirée pour vous saluer par ceux qui tenaient à marquer leur respect envers leur cher véto...

Apparaissait alors un tourbillon de cheveux plus ou moins éclaircis et aplatis, comparable à une touffe d'herbe étioyée par le manque de lumière.

⁷ Littéralement : poisse, malchance qui persiste, en cas de maladie collective, contagieuse.

⁸ Raffeter : respirer bruyamment.

Société et mentalités

L'approche du monde rural que vous venez de réaliser ne suffit pas pour essayer de comprendre une société dont les mentalités sont forgées par des conditions de vie rudes, exigeantes, imposées par les travaux de pleine nature, par les soins aux animaux, par les relations avec le reste de la société, par les lois du marché.

Vous allez devoir vous attarder quelque temps dans cet univers campagnard de la seconde moitié du XX^e siècle.

Une place de plus en plus restreinte

Plus on remonte dans le temps, plus les paysans pesaient lourd dans la société. Mais leur représentation actuelle s'est réduite comme peau de chagrin alors que, paradoxalement, ils détiennent un secteur clé de l'économie. Le premier des métiers et, comme certains se plaisent à le dire, le seul qui soit vraiment indispensable. En d'autres termes, ils sont censés nourrir l'humanité. Jusqu'à l'explosion de l'industrie agroalimentaire, les paysans, les vrais, avaient ce monopole. Leur production, loin de partir, après avoir subi de multiples transformations et conditionnements, vers d'anonymes destinations, alimentait les marchés locaux et assurait une certaine autarcie. Les paysans détenaient le monopole de l'espace rural et leur société y régnait en maître. Cette dernière, dont le fonctionnement était rythmé par les lois de la nature et les travaux des champs, semblait plutôt soudée malgré les problèmes de voisinage, les conflits d'intérêts, les jalousies et les brouilles.

L'entraide, par-delà les individualismes les plus sordides, était bien présente. On disait bien volontiers de l'un ou de l'autre qu'il était négligent, qu'il n'entretenait pas ses parcs et que ses vaches ne cessaient de sauter, mais qu'il était toujours "porté de bon service". En cas de coup dur, de mise-bas difficile par exemple, il n'était pas rare que presque tout le village se précipite pour apporter son aide. Soit dit en passant que la curiosité de savoir ce qui se passait chez le voisin n'était pas toujours étrangère aux beaux élans de solidarité. Car on s'épiait, on s'observait. En montagne, là où les fermes jouissaient d'une position dominante, la paire de jumelles trônait quelquefois sur le bord de la fenêtre. A mon arrivée dans un village où tout paraissait calme, les gens, par je ne sais quel mystère, étaient déjà au courant de mon passage. Moi qui croyais m'être déplacé pour une seule visite, j'en récoltais deux ou trois supplémentaires. Comment faire comprendre que mon programme allait s'en trouver désorganisé et qu'on ne se priverait pas de me reprocher le retard ainsi engendré ?

- *Ah ! je vous tiens* me disait-on. *Et puis, comme vous êtes sur place, vous ne me compterez pas de déplacement.* Nous reviendrons sur cet esprit d'économie.

Etais-je immobilisé par la neige ? On volait à mon secours. C'était presque une fête, une rupture de la monotonie de ces mornes et oisives journées d'hiver. Je me rappelle avoir été accompagné d'une ferme à l'autre à pied par un client portant un panier débordant de seringues et de médicaments, pour assurer des soins qui étaient de nature à attendre des jours meilleurs. Perte de temps impensable de nos jours !

Image de marque

Comment étaient perçus ces gens du terroir par le reste de la société ? Bien souvent, les citadins ne retenaient d'eux que des aspects négatifs. Ils ne voyaient en eux que des êtres

grossiers, sans gêne, âpres au gain, individualistes. Les qualificatifs n'étaient guère élogieux : ploucs, péquenots, etc., autant de termes que je n'aimais pas entendre et qui me désolaient. La vie à la ferme, où il n'était pas exceptionnel que règne une certaine forme de promiscuité, avait dans quelques cas de quoi rebuter. Le logement des animaux et celui des gens étaient, il est vrai, bien proches l'un de l'autre. L'odeur de "l'écurie" en arrivait à saturer l'atmosphère de la cuisine. On appelait "écurie", terme qui convient selon sa définition au logement des chevaux, ce local sanitairement aberrant où cohabitaient à la fois le cheval de trait, les quelques vaches laitières, le cochon, les deux ou trois chèvres, le bouc, les poules... Ces dernières avaient la fâcheuse spécialité de laisser choir leurs "punasses"⁹ sur tout ce qui se trouvait au-dessous de leur perchoir. La partie habitation, quant à elle, abritait souvent plusieurs générations. Chacun jouait son rôle, selon son âge, son sexe, ses capacités physiques. Travaux des champs, soins aux vaches, à la basse-cour, jardinage, cuisine, menus travaux d'entretien étaient ainsi répartis. L'harmonie ne régnait pas forcément pour autant.



"L'écurie" : cette aberration sanitaire, ce fourre-tout incroyable. C'était il n'y a pas si longtemps.

Laisser-aller

Il est vrai qu'à la campagne, on a tendance à se laisser aller. On parle fort, on utilise un vocabulaire cru. Bref, on ne court pas le risque de gêner qui que ce soit. Il faut que la voix porte au-delà du champ et de la cour. Il faut se faire comprendre des animaux. A l'étable, point n'est besoin de se mettre sur son "trente et un". Je me souviens d'un rude gars, véritable homme des bois, qui avait été mis à contribution pour une reconstitution historique sur le Moyen Age parce qu'il possédait encore l'une des dernières paires de bœufs de la région. Les haillons qu'il portait

⁹ Excréments des oiseaux.

l'avaient dispensé de tout déguisement. L'homme nous venait tout droit du XII^e siècle... Il avait d'ailleurs accepté cette proposition de bonne grâce. Il allait bénéficier d'une belle occasion de sortir de son trou et de se faire inviter à boire quelques canons.

Les paysans de ma jeunesse vociféraient et juraient en ville, de la même façon, pour certains d'entre eux, que dans leur environnement quotidien. Pas davantage, ils ne prenaient la précaution de se changer pour faire leurs courses.

Dans beaucoup de bourgades, le jour de marché donnait aux gens de la campagne l'occasion de se rendre chez le vétérinaire en quête de conseils et de médicaments. Economie oblige ! Il était souhaitable, dans la mesure du possible, d'éviter la visite... Voilà que la porte s'ouvrait avec force, livrant le passage à un grand moustachu dont le béret aplatisait la chevelure hirsute. Au beau milieu d'une salle d'attente bondée de petites dames câlinant leur toutou frisé ou leur petit minet blotti au fond d'un panier, l'homme braillait à grands coups de "Nom de D..." que "ses veaux avaient tous chopé une chiasse terrible et qu'il fallait des comprimés efficaces et pas chers. Et tel autre petit gros et bon vivant cherchant à passer avant tout le monde, s'exprimant à grand renfort de termes pittoresques, venait vous informer que sa vache avait sans doute "bouffé un corps étrange ¹⁰ et qu'il fallait lui faire avaler un "élément ¹¹". Ou tel autre encore, vous demandait de passer à la maison dans la semaine parce que l'une de ses vaches ne "restait pas aux bœufs ¹²", que sans doute elle avait un "christ ¹³" à un ovaire. Il fallait aussi prévoir d'en examiner une autre parce qu'elle "voulait les bœufs tous les jours ¹⁴" et qu'elle devait être "taurelle ¹⁵" (dessin J). En arrivait enfin un autre qui déplorait que le verrat qu'il venait d'acheter ne *regardait pas les cailles* ¹⁶. A nous de prescrire l'aphrodisiaque pour jeune cochon.

Difficile de gérer ce brouhaha, de canaliser tous ces gens quelque peu indisciplinés qui se retrouvaient, refaisaient le monde, laissaient libre cours à d'interminables commérages. Le comptoir du cabinet vétérinaire avait donc bien vocation à assurer un lien social.

Comme au bistrot du coin.

Au début de ma carrière les cliniques vétérinaires dignes de ce nom étaient rares en milieu rural. Tout au plus osait-on le terme de "cabinet". Un jour un bon gars de la montagne, venant faire le plein de médicaments pour ses vaches grippées, déclara à mon épouse avec son accent rocailleux au sujet de ce que je lui avais prescrit :

- Si ça ne suffit pas et que j'ai encore besoin, je retournerai au cabinet !!!

Maintenant, les choses ne se passent plus ainsi. L'équipement des cliniques canalise les flux de ruraux et de citadins. Les agriculteurs modernes, véritables chefs d'entreprise, ne s'attardent que rarement pour bavarder inutilement.

Finis les esclandres de l'éleveur mécontent de la prestation et de la facture qui vient hurler sa déception en prenant la salle d'attente à témoin. Finis les compliments exubérants qui pouvaient laisser croire qu'entre le Vêto et Bon Dieu, il n'y avait guère de différence. Mais ceci, c'était plutôt

¹⁰ Corps étranger. Lorsque les bovins ramassent leur nourriture, ils ne mâchent pas, risquant d'avaler par mégarde des objets étrangers à la nourriture (clous, fils de fer, etc.). La mastication sera réalisée plus tard lors de la rumination.

¹¹ Mauvaise compréhension du mot "aimant". La technique qui consiste à faire avaler un aimant à un bovin susceptible d'avoir ingéré un corps étranger métallique permet de fixer ce dernier et de limiter considérablement les manifestations pathologiques.

¹² Rester aux bœufs : avoir gardé l'embryon après la saillie du taureau ou l'insémination artificielle.

¹³ Kyste (formation fréquente lors de dysfonctionnement ovarien). L'examen des ovaires se fait par voie transrectale.

¹⁴ Demander le taureau, être en chaleurs.

¹⁵ Se dit d'une vache qui, à cause d'un dysfonctionnement ovarien, manifeste des chaleurs fréquentes et fortes. Dans certains cas extrêmes, une agressivité évoquant celle d'un taureau peut apparaître.

¹⁶ Truies.

rare. Lorsque les nouvelles d'une bête récemment confiée à nos soins étaient bonnes, nous nous estimions heureux d'apprendre qu'"elle n'allait pas plus mal".

Langage

Vous, qui venez de passer quelques instants avec moi à recevoir des clients, avez remarqué que non seulement l'expression orale n'était pas toujours châtiée mais qu'elle pouvait aussi paraître hermétique.

Il en est ainsi dans chaque région de France qui, dialectes et patois mis à part, a recours à un parler régional complétant de manière imagée la langue nationale. Il faut savoir traduire.

Dans le Forez, quotidiennement, j'entendais des propos de ce genre :

- Bonjour Docteur, entrez que. Je commençais à tirer peine, car ça fait un moment que je vous attends et qu'à l'écurie, ça va franc mal. Mais je ne vous en veux pas car je sais que vous avez du boulot à tenant et que vous n'abondez pas. J'ai pas mal de choses à vous faire voir, miladzeu ! Attention, enjambez bien la raze parce que ce matin, je n'ai pas eu le temps de tourner les bousats. D'abord, il y a ce matru veau qui a un gros embugnon et qui n'arrête pas de raffeter. Si ça continue, il va paqueter. Il y a aussi les deux d'à côté qui ont une chiasse du diable et qui sont tout évanlés (dessin K). Et ça emboconne ! Je crois que j'ai chopé une de ces pèges ! Ce qui est bizarre, c'est que dans ce qu'ils font, il y a comme des gobilles. Eux qui étaient si vigourets ! Je me rappelle que l'an dernier, vous aviez bien assez guenillé pour éviter la catastrophe. Vous vous en souvenez ? C'était le jour où ça burlait et où vous avez bugné contre le mur d'en face à cause du glas. C'était qu'un verre, par terre ! Allons voir les vaches maintenant. Y en a plusieurs qui bricolent. D'abord cette garce qui s'est couflé tout un cuchon de farine parce qu'elle s'est détachée cette nuit. Et je crois bien qu'elle est barrée. Vous ferez attention parce qu'elle a tendance à riquer. Ensuite il y a la Ribande qui pissotte que. C'est comme ça depuis qu'elle a vélé. Elle a perdu son lait, elle qui avait pourtant mis une si jolie pousse ! Comment voulez-vous qu'elle produise avec la pousse qu'elle a que, maintenant. En plus elle est pichorgne.

Après un tonitruant Oussu accompagné d'un coup de pied dans le derrière destiné à chasser le chien qui était dans nos pieds et qui "entravait que", la conversation reprit.

- J'ai été obligé de rédimmer la "Bardelle" parce qu'elle avait tendance à être un peu gonfle. Vous y jetterez un œil. Je lui ai bien déjà envoyé un aimant par la corniaule, mais c'est pas encore franc ça.

Je croyais que cet interminable programme arrivait à son terme lorsque me fut imposée la cerise sur le gâteau.

- Ah ! j'oubliais. Vous taillerez les clapotons de la Blanchette. On dirait qu'elle marche sur des skis.

Et la patronne, à son tour, d'intervenir :

- Docteur, quand vous aurez fini, vous n'oubliez pas de regarder mes pillots. Ils ont une de ces pécoles ! Tâchez moyen d'arranger tout ça parce que vous savez, le mien, quand ça veut pas faire, il broge, il broge.

Le patron, une fois les interventions réalisées, me fit asseoir devant le traditionnel canon en me disant :

- Marquez tout sur votre consulte pour qu'on comprenne bien ce qu'il faut faire. Pour ce qui est des piqûres, expliquez bien au fils parce que moi, dans ce domaine, je suis un rien bon à faire.

Et le fils d'ajouter :

- Oh ! oui, quand c'est le père qui pique, les vaches, il les éveille et après, y a plus moyen !

Lorsque je rentrai enfin à la maison, épuisé, on me reprocha d'avoir mis trop longtemps et mon épouse ne trouva pas autre chose à me dire que :

-Tu as dû encore tomber sur une clanque¹⁷.



Beauseigne ! Elle a levé les patins ! (à moins qu'elle n'ait fermé le parapluie...).

¹⁷ Bavard.

Traduction du texte exprimé en parler régional

- *Bonjour Docteur, vous n'avez qu'à entrer. Je commençais à me faire du souci, cela fait un moment que je vous attends et qu'à l'étable, les choses vont vraiment mal. Mais je ne vous en veux pas car je sais que vous avez du boulot à ne pas savoir qu'en faire, et que vous n'en venez pas à bout. J'ai pas mal de choses à vous montrer, mille dieux ! Attention, enjambez bien la rigole parce que ce matin je n'ai pas eu le temps d'enlever les bouses. D'abord il y a ce petit vilain veau qui a un gros nombril et qui n'arrête pas de respirer avec bruit et difficulté. Si ça continue, il va crever. Il y a aussi les deux voisins qui ont une diarrhée du diable et qui sont étalés par terre. Je crois que j'ai attrapé une de ces poisses ! Ce qui est bizarre, c'est que dans ce qu'ils font, il y a des bulles qui ressemblent à des yeux. Eux qui étaient si vigoureux ! Je me rappelle que l'an dernier vous vous en étiez bien assez vu pour éviter la catastrophe. Vous vous en souvenez ? C'était le jour de vent très violent, où vous avez heurté le mur d'en face à cause du verglas. Ce n'était qu'un miroir, par terre ! Allons voir les vaches maintenant. Il y en a plusieurs qui me jouent un mauvais tour. D'abord cette garce qui s'est empifré tout un tas de farine parce qu'elle s'est détachée cette nuit. Et je crois bien qu'elle a une occlusion. Vous ferez attention parce qu'elle a tendance à jouer des cornes. Ensuite il y a la Ribaude (nom) qui ne fait que d'uriner à petits coups. C'est comme ça depuis qu'elle a vêlé. Elle a perdu son lait, elle qui avait pourtant développé une si belle mamelle ! Comment voulez-vous qu'elle produise avec le peu de mamelle qui lui reste ? En plus, elle ne mange que parcimonieusement.*

Après un tonitruant *Oussu* (va-t-en !) accompagné d'un coup de pied dans le derrière destiné au chien qui était dans nos pieds et ne faisait que nous gêner, la conversation reprit :

- *J'ai été obligé de mettre au régime la "Bardelle" (nom donné aux vaches bariolées de taches : ex. race ferrandaise) parce qu'elle avait tendance à être un peu gonflée. Vous y jetterez un œil. Je lui ai bien déjà envoyé un aimant dans le gosier, mais ce n'est pas encore tout à fait guéri.*

Je croyais que...

- *Ah ! j'oubliais ! Vous taillerez les onglons de la Blanchette, etc.*

Et la maîtresse de maison, à son tour, d'intervenir :

- *Docteur, quand vous aurez fini, vous n'oubliez pas de regarder mes poussins. Ils ont une de ces maladies (une de ces pestes). Faites en sorte de faire rentrer tout cela dans l'ordre parce que vous savez, mon mari, quand les choses ne vont pas, il broie du noir, il broie du noir !*

Le patron, une fois les interventions réalisées...

- *Marquez tout sur votre ordonnance pour qu'on comprenne bien ce qu'il faut faire. Pour ce qui est des piqûres, expliquez bien tout à mon fils, parce que moi, dans ce domaine, je suis un bon à rien.*

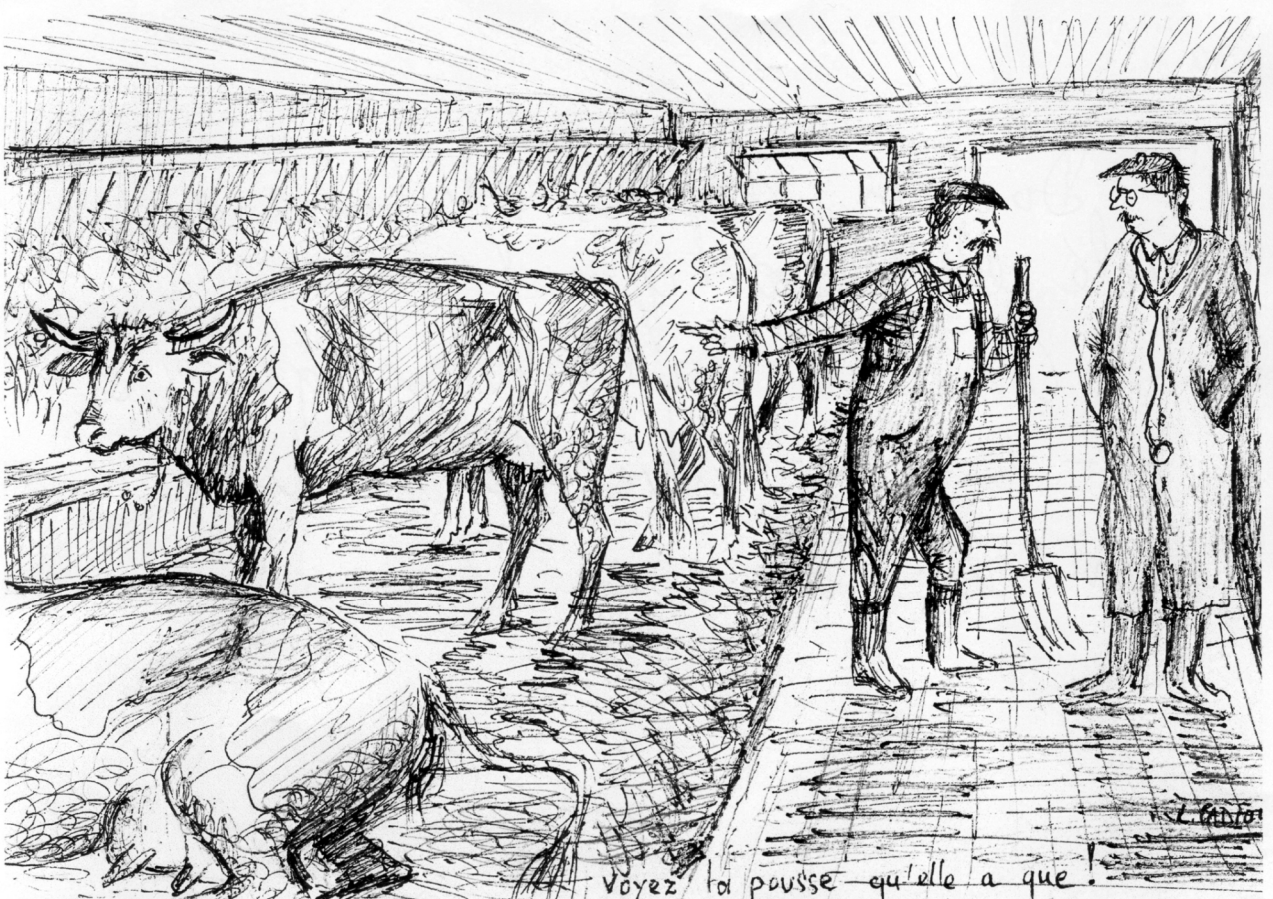
Et le fils d'ajouter :

- *Oh oui ! quand c'est mon père qui pique les vaches, il les effraie (dans le sens d'échauder) et après, plus rien n'est possible !*

Lorsque je rentrai...

- *Tu as dû encore tomber sur un bavard impénitent.*

L'on constate qu'un tel récit, indigeste et terne en "bon" français, est beaucoup plus savoureux en parler régional.



Docteur, depuis qu'elle a vêlé, elle pissotte que. Comment voulez-vous qu'elle ait du lait avec la pousse qu'elle a que ?

Si le parler régional existe encore, on constate que modernisation et délitement de la société rurale ont abouti à la raréfaction de bon nombre d'expressions locales.

Il arrive même que le langage scientifique s'invite dans la bouche de nos nouveaux "savants".

N'ai-je pas entendu un jour, au téléphone, lors d'un appel pour une vache qui, comme on a coutume de dire, ne s'était pas délivrée :

- *Pouvez-vous venir pour une rétention placentaire ?*

Le souci existe, manifestement, de donner de soi une image flatteuse. Il n'est plus question, maintenant, de passer pour un arriéré au langage incorrect et aux manières mal dégrossies. Il n'est plus question de courir le risque de se couvrir de ridicule en déclarant que la digue de l'étang a été détruite par les "rats musclés"... (rats musqués).

Esprit d'économie

Il est une autre image des gens de la terre qui, elle, semble devoir perdurer. Si l'homme de la campagne est capable de se montrer chaleureux, il a la réputation d'être pragmatique, dur en affaires, âpre au gain, voire même avare.

Ceci s'explique par la dureté des conditions de vie, ou même de survie. Dureté liée à cette lutte qu'il faut mener quotidiennement contre la nature pour gagner son pain. Dureté de ce monde économique de plus en plus complexe, comparable à une mer démontée dans laquelle le marin doit tenir la barre.

On comprend que le paysan puisse se montrer dur à la fois avec lui-même, avec ses partenaires commerciaux et avec ses prestataires de services. Parmi ces derniers, le vétérinaire n'était pas épargné. Mais il bénéficiait d'une certaine considération. Il était jugé un peu gourmand certes mais il se dévouait, il était le Sauveur. Si les éleveurs modernes ont bien compris que l'entretien du cheptel était incontournable, en grande partie prévisible, et qu'avec le concours du vétérinaire il fallait apprendre à le gérer, il n'en était pas ainsi du temps de ma jeunesse. La nécessité de recourir à l'homme de l'art était un coup du sort. *Ah ! ça y est ! Il va falloir encore le faire venir ! Voilà deux mois que je ne travaille que pour lui !*

Certains, croyant réaliser des économies substantielles, reportaient sans cesse le coup de téléphone ou essayaient de se débrouiller eux-mêmes. Dans bien des cas l'aggravation de la pathologie ne manquait pas de se produire avec le résultat désastreux et antiéconomique que l'on peut imaginer.

Ce souci d'économiser des bouts de chandelle aboutissait de temps en temps à des situations cocasses.

Un jour, une fermière perdue dans sa montagne et n'appelant le vétérinaire que pour la vache parturiente (dessin L) ou pour le cochon à rouget ¹⁸ qu'à aucun prix il ne faut laisser crever, se résolut à solliciter mes services pour une vache boiteuse.

A la place des ongles, la pauvre bête avait de véritables skis. Non seulement elle tenait à peine debout, mais aussi maigrissait et tarissait. Je me mis en devoir de rectifier ses aplombs à grands coups de rénette ¹⁹, de cisaille et de râpe, lorsqu'en pleine opération je fus interrompu par la propriétaire.

- *Arrêter, Docteur ! Il ne faut plus en couper !*

- *Pourquoi ? Si je m'en tiens là, la vache continuera à souffrir en marchant !*

- *Ah ! vous savez, plus vous en couperez et moins je pourrai vous payer !*

Désorienté, je ne sus sur le coup que répondre. Je dus m'ingénier à convaincre ma cliente que le coût de l'intervention n'était pas proportionnel à la quantité de corne coupée et qu'il s'agissait d'un travail qu'il était hors de question de ne réaliser qu'à moitié.

Il était difficile de savoir si ces vieux paysans se trouvaient oui ou non dans la misère. Le prolétariat rural existait bel et bien. Mais il y avait aussi dans le placard ce fameux "bas de laine" dont la longueur était parfois de nature à surprendre...

Une autre fois, un éleveur de la plaine, loin d'être miséreux celui-là, décida "d'économiser les frais de déplacement" en amenant son veau atteint d'œdème pulmonaire aigu chez le véto dans un van destiné habituellement au transport des chevaux. C'était un jour de marché et avec toutes les peines du monde, il trouva enfin à se garer en face de la clinique.

J'ouvris la porte latérale du véhicule pour accéder à l'animal qui, écumant et haletant, gambadait dans la paille. Lorsque je voulus l'attraper, il oublia sa détresse respiratoire et d'un bond, franchit à pieds joints la porte arrière du van, puis partit au grand galop sur le trottoir entre les voitures. Je voyais déjà cette masse de 100 kg foncer sur les étals du marché et semer la terreur parmi les chalands. Par bonheur, il prit la direction opposée pour se faire piéger tout suffocant dans la cour d'une résidence. Le miracle eut lieu puisque cortisone et antibiotiques le tirèrent de ce mauvais pas. Mais je m'interroge toujours sur l'économie réalisée et, une fois de plus, je ne pus que constater que les plus nantis n'étaient pas forcément les moins radins.

¹⁸ Maladie du porc due à une bactérie se manifestant par une forte hyperthermie et, dans de nombreux cas, par l'apparition de taches cutanées violacées.

¹⁹ Genre de petit couteau.

D'ailleurs les mauvais payeurs ne se recrutent pas obligatoirement parmi les plus démunis. Les petits éleveurs, dans bien des cas, honoraient leur véto avec la plus grande diligence.

Dans ce domaine, délicat entre tous, on retrouvait toujours les mêmes schémas, les mêmes catégories de payeurs. Il y avait ceux qui ne posaient aucun problème, ceux qui ne laissaient rien traîner mais non sans avoir opposé une contestation systématique. Venaient ensuite ceux qui s'acquittaient toujours de leur dû au terme d'un interminable délai. D'autres étaient des adeptes de l'acompte, ne se mettant que partiellement à jour pour calmer les relances. Il y avait enfin ceux qui, sourds aux relances, obligeaient à faire appel à des méthodes désagréables. Chez certains d'entre eux, dès notre arrivée dans la cour de la ferme, la patronne essayait de désamorcer la bombe en se précipitant vers la voiture et en s'exclamant :

- Oh ! la la ! Docteur, je pense à votre facture mais vous n'avez pas de chance parce que le patron vient juste de partir en ville avec le carnet de chèques !

Quoi qu'il en soit, avant toute intervention, il fallait toujours avoir présent à l'esprit qu'il ne nous serait pardonné ni d'entreprendre des soins non rentables, ni de faire preuve d'acharnement thérapeutique. Les frais vétérinaires, on le comprend, devaient être pleinement justifiés.

Quelquefois, cet argent qui partait dans l'escarcelle du véto, était bien regretté. A plusieurs reprises, à l'occasion d'un changement de voiture, j'ai entendu la réflexion suivante :

- Ah ! c'est avec nos sous ! Depuis le temps que vous nous en piquez ! Il y a bien au moins une roue qui nous appartient !

Sensibilité

Le monde rural semble caractérisé en partie par une certaine dureté. Le visage hâlé, buriné, les paysans sont durs au mal. Après au gain, ils sont durs avec eux-mêmes, avec leurs animaux, avec leur prochain.

Et pourtant combien de fois ai-je eu la surprise de voir une petite larme couler à l'occasion de la disparition du chien préféré ou même d'une vache, ou encore lors de l'élimination du cheptel pour des raisons sanitaires. Dans ce cas, il ne s'agissait pas que de considérations économiques. Les animaux faisaient partie de la famille. Que d'émotion encore, lors de l'évocation de ces compagnons de travail que représentaient les derniers chevaux de trait.

Je ne compte pas les manifestations de haut-le-cœur, à la mise en route d'interventions chirurgicales ou pendant des manœuvres obstétricales. Le "patron" disparaissait dans la cuisine, lui qui semblait si grand et si fort, me laissant bien embarrassé. Pourtant, ce même homme, chaque hiver, égorgeait et dépeçait allègrement son cochon. Travailler sur une carcasse est accepté. Travailler sur de la matière vivante impressionne.

Une nuit, par un froid polaire et dans une étable traversée de courants d'air, je m'étais attelé à une césarienne de vache (dessin B) en compagnie du maître des lieux et d'un voisin venu à la rescousse. Je les connaissais très bien tous les deux pour leur compétence en matière d'élevage et ne me doutais de rien. A peine le veau fut-il extrait des entrailles de sa mère que je vis le fameux voisin blêmir et partir en courant. En traversant la cour, surpris par les -10°, il s'effondra, et le patron vola à son secours, me laissant seul avec la vache qui, boyaux et utérus à l'air, commençait à se trémousser dangereusement. Fort heureusement les deux compères revinrent très vite, la victime du malaise ayant retrouvé sa forme grâce à un vomissement salutaire. Explication ? C'était, la veille, la "fête du cochon" avec son cortège de surconsommation de saucisses fraîches et de lard grillé. De quoi avoir le "cœur au bord des lèvres" et de craquer à la première occasion.

Il m'est impossible de relater ici tous les incidents de ce genre.

Certains, spectaculaires, méritent pourtant d'être racontés.

Je garde en mémoire cet homme qui, m'assistant lors d'une suture d'utérus, se mit, tel une vrille, à tourner et s'effondrer à mes pieds, dans la paille, se relever ensuite pour s'asseoir sur le bord du "bachat" (abreuvoir) qui se trouvait dehors, près de la porte, être repris par son malaise, basculer dans l'eau glacée. Le choc thermique assura un réveil définitif. Je me souviens également d'un incident survenu au fond d'une étable d'une noirceur inimaginable. Je crus un instant à un drame. Tout était noir : la paille imbibée de purin, le basalte du mur, le plafond poussiéreux, la vache elle-même. Celle-ci était victime d'un prolapsus utérin ²⁰ (dessin M). La lumière, braquée sur le champ opératoire, était orientée par un aide tenant une baladeuse dont le fil provenait d'une prise de courant cachée sous un tapis de toiles d'araignées. L'opération battait son plein lorsque tout à coup l'homme à la baladeuse tomba comme une masse, terrassé par quelque mal mystérieux, transformant le clair-obscur en une cave opaque. Je crus une seconde que l'installation électrique, peu fiable, avait eu raison du malheureux. Il n'en était rien. Il s'agissait toujours de ce sempiternel malaise vagal ²¹ rencontré tant de fois en semblable circonstance, et il faut le reconnaître, plus souvent chez l'homme que chez la femme...

Non, à la campagne, il n'y a pas que des durs. On craque parfois, on s'émeut.

Artistes qui s'ignorent

Le monde rural, pragmatique, a souvent donné l'impression de rester fermé à tout ce qui pouvait paraître étranger à la recherche de solutions aux problèmes de survie. Il n'a été que peu pénétré par les activités culturelles, artistiques. La nécessité de l'Art, dans le déroulement de toute vie humaine, semble ne pas avoir toujours été bien comprise. En témoigne une réflexion, parmi tant d'autres, entendue lors de la restauration de la superbe église romane de la commune : *A-t-on besoin de réparer cette vieillie ? Ne ferait-on pas mieux de goudronner nos chemins ?* Et pourtant le sens de l'esthétique existe, souvent inconsciemment. Un jour, au cours d'une visite, j'aperçus un grand-père occupé à restaurer la murette de son jardin avec un soin et un goût dignes d'un professionnel des Monuments historiques. Je ne pus m'empêcher de lui faire part de mon admiration. En récompense, je vis le visage de cet homme, que je connaissais bien et qui était habituellement sombre et discret, s'éclairer comme jamais.

Souvent on me confiait, à propos de tel ou tel habitant du village : *Il n'a pas de goût.* Voilà qui signifiait que régnait le désordre, qu'aucun effort n'était consenti pour vivre dans un environnement agréable.

S'il n'était pas rare que d'innombrables cabanons destinés à abriter matériel et bétail enlaidissent nos campagnes, il ne faut pas oublier la majestueuse beauté de la majorité des corps de ferme en pierre de taille.

En début de carrière, je découvris, perdu dans sa montagne, un paysan qui, au lieu de rester désœuvré pendant les longs mois d'hiver, s'occupait, en dehors des soins aux animaux, à sculpter des figurines représentant des scènes de vie rurale et de chasse. Il les introduisait, grâce à d'ingénieuses pinces, dans des bouteilles destinées à recevoir de l'eau-de-vie. Connaissant ma passion pour le tourisme équestre, il m'en offrit une qui représentait un cavalier randonneur dont le cheval était équipé dans les moindres détails : bridon, selle, sacoches, etc. Je ne manquai pas de faire honneur à ce somptueux présent en y déversant l'eau-de-vie cinquantenaire de mon cher grand-père. Cet artiste s'adonnait aussi au solfège pour animer des veillées avec son accordéon. Voilà un exemple de talent réel dont on peut penser que, avec la connaissance et

²⁰ Accident obstétrical qui consiste, après la mise-bas, en un retournement de l'utérus comme s'il s'agissait du doigt d'un gant.

²¹ Evanouissement.

l'approfondissement de l'œuvre des grands artistes, il eût été en mesure de revêtir une autre dimension.

Souvent, lorsque l'on pénètre dans la cour d'une ferme, on trouve le maître des lieux occupé à bricoler autour de son tracteur. On entend la radio de ce dernier hurler les éternelles variétés à la mode. Dans la cuisine, la télé braille aussi, parfois sans auditoire, comme si elle tenait le rôle d'une personne à part entière.

Pourtant cet univers réserve des surprises. J'appris un jour avec stupeur qu'un client, connu pour laisser régner la pagaille dans sa cour et pour construire de bric et de broc à des fins de "rangement" d'infâmes abris, prenait des cours d'aquarelle et réalisait de vrais petits chefs-d'œuvre de sensibilité et d'esthétique. Une autre fois, invité par une société de vénerie à une soirée au cours de laquelle, avec quelques amis, je devais lâcher quelques canards emprisonnés dans ma trompe de chasse, j'eus le bonheur d'entendre les uns et les autres pousser tour à tour la chansonnette. Que de belles voix ! Etaient-ils conscients de leur art ?

Avaient-ils ne serait-ce que de modestes références aux grands musiciens ? Que pouvaient évoquer pour eux les noms de Bach ou Mozart, Louis Armstrong ou Duke Ellington ? Malgré tout, il m'est arrivé de croiser des clients ruraux à des concerts de musique classique : un soir, dans une petite chapelle, je retrouvai un rude gars de la montagne à un récital de clavecin. Tout en ayant vraiment apprécié, il m'avoua un peu confus qu'il gardait cependant un petit faible pour l'accordéon... Je m'empressai de le rassurer en lui disant que, pour ma part, ma passion pour la musique classique et pour le jazz, ne m'empêchait pas d'aimer aussi l'accordéon, la chanson ou le rock. Je lui fis remarquer que ce qui était important, c'était d'écouter des musiques qui, quels que soient leur genre ou leur style, méritent la considération que l'on doit aux œuvres d'art. Une autre fois, à une soirée consacrée à de la musique ancienne, j'eus le bonheur et la surprise de prendre place aux côtés d'une dame que je ne voyais que rarement en dehors de sa porcherie ou de son étable. Elle me déclara qu'elle avait à la fois découvert et apprécié la sonorité des instruments du Grand Siècle.

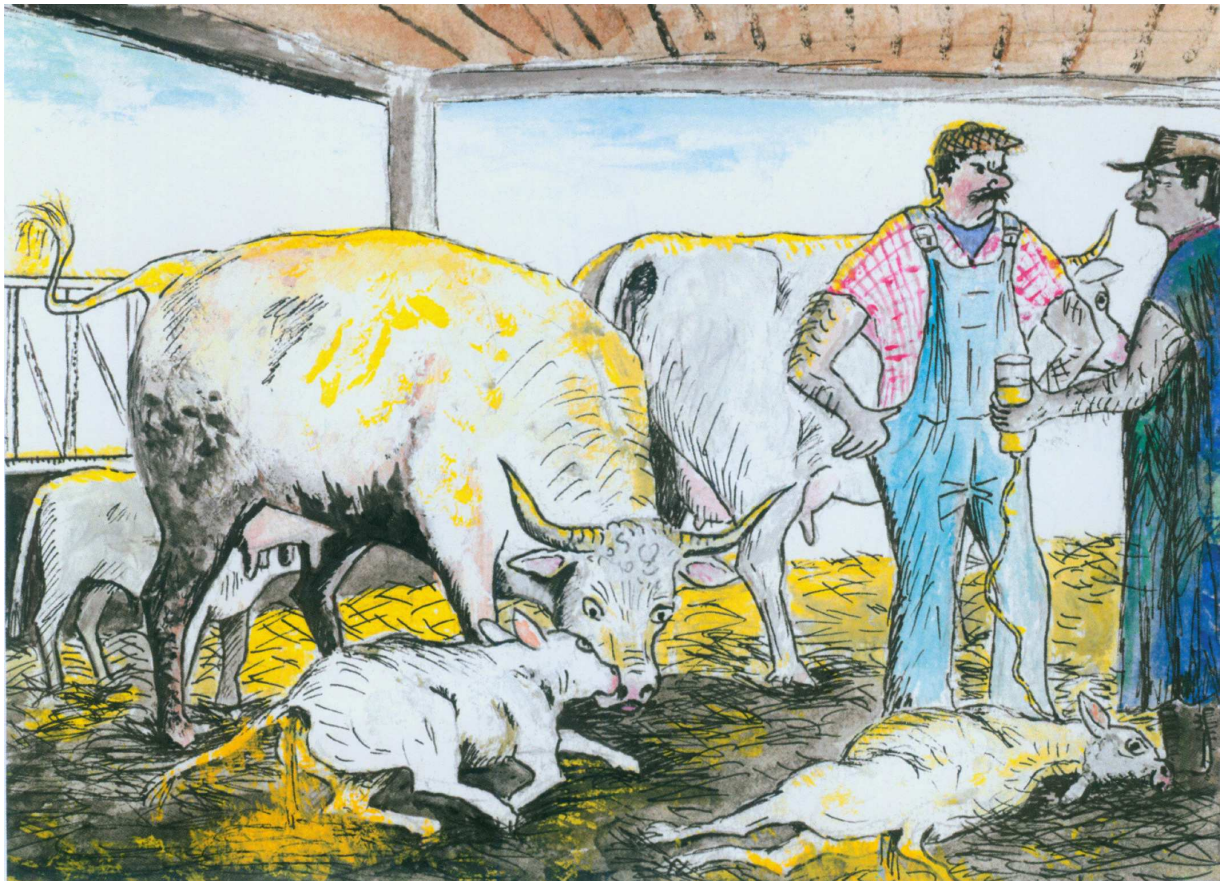
Rares étaient les paysans férus de musique au point d'être capables de comparer différentes interprétations de la même œuvre. Un jour, en début de carrière, au cours d'une tournée au cœur de la campagne berrichonne, je fus amené à vivre une situation étrange : le bras plongé dans l'utérus d'une vache qu'il fallait débarrasser de son placenta, je m'entretenais avec mon client des derniers enregistrements des concertos pour piano de Beethoven. Dans la cuisine de la petite ferme, il y avait, pour tout mobilier, hormis la table, quatre chaises et un buffet, une chaîne hi fi dernier cri. Lorsque fut venu le moment de quitter à regret cette étonnante et chaleureuse maison, le grand-père, tapi au coin de la cheminée, sortit de l'ombre pour me dire : "Vous savez, un paysan est toujours un peu poète."



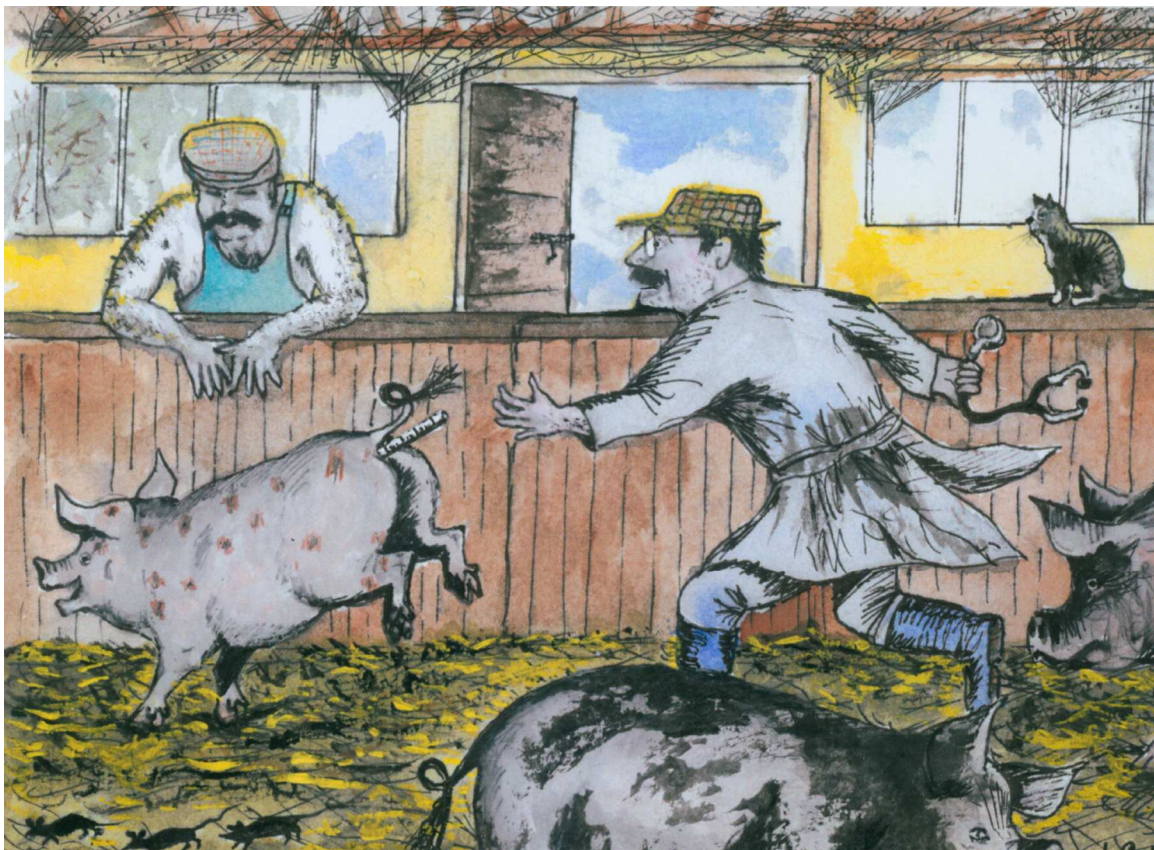
I - Météorisation : pose de trocart et coup de pied en vache



J - Docteur, maintenant que je vous tiens la queue, vous allez pouvoir me dire si la Blanchette a des "chests" aux ovaires. Tâchez moyen de me la faire rester aux bœufs.



K - Mes veaux ont une de ces chiasses ! Ils sont tout évanlés, eux qui étaient si vigourets ! Si vous ne faites rien, ils vont fermer le parapluie !



L - Il m'a embarqué le thermomètre !

Chapitre III

Nature et animaux

Je ne demandais qu'à croire que les paysans fussent toujours un peu poètes. Cette affirmation me paraissait cohérente. Mais, dans la réalité, les rapports entre les gens de la campagne et la nature ne relevaient pas toujours de l'harmonie la plus parfaite.

La nature

Subjugué par la majesté des paysages de montagne et sensible au frémissement enchanteur des bocages, je me risquais de temps à autre à la réflexion suivante :

- Vous en avez de la chance le matin, en ouvrant votre fenêtre, de dominer un site aussi somptueux !

Pour toute réponse, il n'était pas rare de voir se tendre dans ma direction une mine crispée.

- Pays de m.... me disait-on. On y exerce le dernier des métiers. Et puis il manque la mer !

La lutte permanente menée contre une nature rude et parfois ingrate fait que ce bel horizon quotidien semble borné. Il symbolise la galère quotidienne d'un métier subi et non choisi, et ne peut séduire que les promeneurs, ces "fainéants de promeneurs". En effet, les paysans d'autrefois avaient souvent tendance à croire qu'ils étaient les seuls à travailler sans jamais prendre de vacances. S'il est vrai que leur métier était harassant, force est de constater que beaucoup d'entre eux, hors de toute contrainte à une quelconque hiérarchie, savaient prendre le temps de vivre, d'aller à la pêche ou à la chasse, bref, de profiter de cette nature qu'ils dénigraient.

Cette apparente indifférence aux horizons bleutés, aux forêts profondes et aux ruisseaux qui chantent, cache un attachement viscéral au terroir et à une certaine forme de liberté. D'ailleurs, beaucoup m'ont confié que la vie citadine ne les attirait pas du tout. Certains, tout de même conscients de la splendeur de leur écrin de verdure, ont su en tirer parti. Ils ont attiré les touristes dans leurs gîtes ruraux et à leurs tables d'hôtes, soucieux de jeter un pont entre la vie citadine et la vie rurale, entre deux mondes de plus en plus déconnectés l'un de l'autre.

Cette campagne, cette nature, jusqu'à un passé récent, était le domaine exclusif des paysans. Elle était leur lieu de vie et de travail où rien n'entravait les activités quotidiennes, où le bruit des machines et l'omniprésence des animaux n'importaient personne.

Dans ma jeunesse, il était impossible d'imaginer qu'un jour les bouses de vaches, le chant du coq, l'abolement des chiens ou encore le ronronnement de la machine à traire pussent être considérés comme des nuisances par des villégiateurs toujours plus nombreux et toujours plus grincheux.

Une page supplémentaire a tourné.

Les animaux

A la campagne, les animaux sont plus nombreux que les humains. Vivre en milieu rural, c'est vivre au contact des animaux et observer les rapports que les éleveurs entretiennent avec eux.

Sous l'Ancien Régime, on disait de l'élevage qu'il était un "mal nécessaire".

Si l'on fait abstraction des éleveurs passionnés, on peut considérer que cette affirmation n'a pas tout à fait perdu son actualité.

Bon nombre de campagnes ne peuvent être valorisées que par l'élevage.

Bon nombre de paysans exerçaient, comme il a été dit plus haut, un métier subi plutôt que choisi.

Conflits

Voilà qui contribue à expliquer cette incompréhension rencontrée fréquemment entre l'homme et l'animal, ce conflit permanent portant préjudice autant à l'un qu'à l'autre : animaux mal logés et mal nourris d'un côté, paysans malheureux et aigris de l'autre parce qu'ils n'arrivaient pas à obtenir de leur élevage ce qu'ils étaient en droit d'en attendre.

Les mauvaises langues allaient parfois bon train. En début de carrière, alors que je ne connaissais pas encore tout le monde, j'entendais parfois dire :

- *Vous verrez ! Docteur. Quand vous irez chez mon voisin, vous vous rendrez compte que le "râtelier est haut", que les vaches, il ne faut pas trop les exposer au vent ! Des fois qu'elles pourraient tomber ! Elles n'ont que les quatre montants...*

A l'irrationalité de l'alimentation et de la génétique s'ajoutait parfois le problème du taudis animal.

Un jour, lors d'une mise-bas difficile (dessin D), la vache, attachée dans un local qui tenait plus du cloaque que de l'étable, avait été déplacée par la traction des palans. Un bruit sinistre, celui de la barre d'attache, me fit réaliser que sa rupture pouvait entraîner la chute d'une partie du plafond. Le veau arriva à temps. De surcroît, il n'y avait pas d'eau courante. D'ailleurs, à ce sujet, plus la crasse régnait en maître, plus l'accès au robinet était compliqué.

Si le caractère des animaux tient en partie à la génétique, on peut affirmer aussi qu'il dépend des conditions d'entretien. La carte de l'indocilité peut être calquée sur celle de la misère physiologique. Mal dans leur peau, les bêtes maigres, parasitées, "chiasseuses", sont agitées, inquiètes, agressives. Au contraire, les éleveurs passionnés et attentifs ont des cheptels calmes. Souvent je les entendais dire non sans fierté : *Mes vaches limousines, je les approche et les caresse toutes au pré...* Belle performance lorsque l'on sait que cette race est du vif-argent.

Toutefois, même de bons éleveurs peuvent être en conflit avec leurs animaux. Bien soignés, ceux-ci se trouvent parfois sous l'emprise d'éleveurs au caractère emporté. J'ai constaté que, souvent, les animaux indociles se recrutaient toujours dans les mêmes maisons. Les chevaux de travail que j'ai connus dans mon enfance, lorsqu'ils étaient rétifs, étaient toujours chez les mêmes propriétaires, chez ceux qui, entretenant des chevaux par nécessité, n'avaient pas forcément le "sens du cheval". Ils s'obstinaient à entretenir avec eux de catastrophiques rapports de force.

Contention

Dociles ou pas, les animaux devaient à un moment ou à un autre, être manipulés.

Le grand bonheur pour moi, pour assurer mon service, était de disposer de gens capables d'immobiliser correctement les animaux.

Certains excellaient dans ce domaine et n'en étaient pas peu fiers. J'admire encore et toujours ce grand malabar qui, de ses énormes paluches, neutralisait sans effort et en quelques secondes une vache en lui saisissant les naseaux et ne manquait pas à chaque fois de se féliciter de son adresse et de sa force herculéenne.

D'autres, au contraire, faisaient preuve d'une exaspérante maladresse, de véritables "rien bons à faire", comme on dit en Forez. Approche bruyante de l'animal, gestes imprécis, manque de fermeté, autant d'éléments qui me poussaient à appliquer le principe selon lequel on n'est jamais si

bien servi que par soi-même. Combien de fois ai-je dû me résoudre à saisir cordes et mouchettes²² pour venir à bout de mes patients. D'ailleurs, ceux qui estimaient que ces manipulations faisaient partie de mon boulot n'étaient pas exceptionnels...

L'énerverment dû à la fatigue et à la perte de temps déclenchait souvent un déferlement de trivialités. La bête était traitée de "vieille pute", ou de "grosse caille". Lorsque je commençai à travailler en région forézienne, le terme de "caille" me surprit. Nom d'oiseau, certes... Mais pour moi, jusqu'à nouvel ordre, il s'agissait d'un joli petit oiseau des champs. En fait, il fallait prendre connaissance du patois francoprovençal et réaliser qu'une "caille" était une truie. J'appris bien vite que ce terme était loin d'être flatteur et qu'il ne s'appliquait pas forcément qu'aux femelles de la gent animale.

Une règle d'or s'impose lors de la manipulation des animaux : garder son calme. Ne pas la respecter expose aux accidents. Un négociant-éleveur de charolais berrichons, aux mœurs particulièrement rustres et au tempérament pénible et emporté, l'apprit un jour à ses dépens. Il m'avait appelé pour un vêlage difficile.

- *Césarienne !* lui dis-je.

- *Ben alors ! Qu'est-ce que vous attendez ?*

Et voilà le bonhomme arpentant l'étable dans tous les sens, vérifiant tout, engueulant tout le monde : le véto, le voisin venu à la rescousse, l'employé, la "patronne" qui tardait à apporter serviettes et eau chaude. Il s'en prenait à la vache, lui explorait le vagin toutes les minutes pour s'assurer de la survie du veau. L'atmosphère était électrique, insupportable, tellement tendue que j'étais certain que quelque chose allait se passer, que quelqu'un allait se révolter et mettre un terme aux agissements de cette virulente mouche du coche. La solution vint de la vache elle-même qui, profitant de ce que la blouse de son propriétaire lui frôla la jambe, asséna à ce dernier un terrible coup de chausson, un véritable "coup de pied en vache", bien latéral et bien haut, en arc de cercle. Et où croyez-vous que les onglons de la brave bête atterrirent ? A un endroit que, comme dans la chanson de Brassens, "rigoureusement ma mère m'a défendu de nommer ici". Le bonhomme, plié en deux par la douleur, ne demanda pas son reste. Réduit au silence, il fila dans la cuisine. Quant à ceux qui étaient restés à l'étable, ils étaient pliés aussi, mais en quatre... Ils pouffaient de rire. Tous se regardèrent avec un sourire en coin et se mirent enfin au travail dans le calme et avec succès. Quelques instants plus tard, autour d'un café, nous nous apitoyâmes avec la plus grande hypocrisie sur l'anatomie du patron, lui demandant même s'il pensait être encore en mesure de perpétuer son espèce...

Attachement

La relation qui s'est forgée depuis la nuit des temps entre l'animal et l'homme est faite de violence et de complicité. Mal abordé, mal exploité, l'animal peut être dangereux, meurtrier. Aigri et à bout de nerf, l'homme ne vaut guère mieux.

Toutefois les liens sont étroits puisque la vie ou la survie, chacun la doit à l'autre. Au cours de sa carrière, le paysan voit défiler tellement d'animaux que l'on ne peut, de sa part, s'attendre à un attachement à chacun d'entre eux. Celui qui est passionné d'élevage aime le genre animal dont il a la charge mais pas forcément l'individu. Des exceptions existent tout de même, concernant par exemple une vache qui a cumulé les qualités de son caractère et de sa production, le cheval qui a été le compagnon de travail, le chien qui s'est montré un inestimable auxiliaire dans la réalisation des tâches quotidiennes.

²² "Mouchette" : sorte de pince que l'on fixe aux naseaux d'un bovin pour en assurer la contention.

Lors des cessations d'exploitation, j'ai observé des comportements diamétralement opposés. En miroir à cette notion de "mal nécessaire" j'ai vu des agriculteurs afficher un soulagement évident après la liquidation de leur cheptel. Enfin libres ! D'autres, en revanche, habitués à la présence de ces membres de la famille que représentaient pour eux les animaux, conservaient de leur cheptel un ou deux bovins, un porc, une chèvre, bref, de quoi "continuer jusqu'au bout".

La plupart des éleveurs appréciaient que leurs prestataires de services fussent respectueux de leurs animaux et n'aimaient pas qu'on les traitât avec colère. *Faut pas les gueuler !* me recommandait-on.



Complicité

Ce respect des animaux a tout de même prévalu à quelques exceptions près. De nos jours, pour des raisons non seulement humanitaires, mais aussi sanitaires et économiques, on se soucie du bien-être animal. Des normes de toutes sortes se multiplient, concernant le logement, l'alimentation, la contention. Autant de mesures nécessaires si l'on veut que les animaux supportent les conditions d'élevage parfois concentrationnaires d'aujourd'hui.

L'attachement aux animaux peut être hiérarchisé, faisant apparaître de surprenantes contradictions. N'ai-je pas un jour dénombré dans une ferme de Haute-Loire au moins vingt chiens ? Tout d'abord un comité d'accueil de trois ou quatre corniauds aussi gentils qu'inutiles, "chiens de soupe" comme on dit, n'ayant pas été supprimés à la naissance parce que le patron "n'aime pas faire ça" et la patronne encore moins. Ensuite, deux cerbères attachés à un mètre de chaîne de part et d'autre du portail, chargés de la garde et jaloux de ce vieux tonneau qui leur sert de niche et surtout de ce minuscule périmètre dans lequel mieux vaut ne pas s'aventurer. Entrons dans la cuisine. Sous la table un petit roquet bien peigné avec un nœud entre les oreilles. Le

chouchou a droit au véto en cas de problème. Il ne couche surtout pas dehors mais près du poêle dans un vieux fauteuil. Au fond de la cuisine, poussons la porte qui donne accès à l'étable. Ici, autre comité d'accueil. Celui de trois moustachus préposés à la garde du bétail, qui se précipitent sur vous pour vous faire la fête toutes pattes noires et gluantes de purin en avant. Enfin, au fond de l'étable, en son recoin le plus sombre, on distingue à peine une série de boxes grillagés hébergeant une meute de chiens courants autorisés à ne se dégourdir les pattes que lorsque sonnera l'heure de l'ouverture de la chasse.

Indifférence pour les uns.

Esclavage pour les autres.

Vétérinaire pour un privilégié.

Il arrive même que les relations avec les animaux soient vraiment étranges.

Un jour, dans la cour d'une ferme normande, je descendis de voiture et me mis en devoir de partir à la recherche du maître des lieux. Au bout d'un mètre à peine un énorme dindon blanc fondit sur moi, bec et ongles en avant, me laissant à peine le temps de remonter dans mon véhicule. Des coups impressionnants s'abattaient sur mon pare-brise lorsque soudain un chapeau noir enfoncé jusqu'aux oreilles se présenta :

- Pourquoi faisiez-vous du mal à mon dindon ?

Interloqué, je me mis en devoir de démontrer à cette silhouette peu aimable que l'assaillant n'était pas celui qu'il pensait.

A la vue de son maître, le volatile se calma tout net. Un vrai chien. Une vraie relation privilégiée.

Et que dire, enfin, de l'attachement que l'on peut avoir pour un porc ? Et de surcroît en milieu rural ! Voilà encore une bizarrerie. Cet animal détestable à manipuler entre tous, que l'on ne sait jamais par quelle extrémité aborder lorsqu'il faut lui prodiguer des soins, cet animal dont le cri strident déclenché par la moindre tentative de contention ne peut qu'exaspérer, cet animal enfin dont l'odeur imprègne irrémédiablement mains, cheveux et barbe, est en général préféré sous forme de jambon, de saucisson ou de grillade. On ne lui laisse que peu de temps à vivre, à tel point que son intelligence, pourtant réelle, n'a guère la possibilité de s'exprimer et de se développer.

Pourtant j'ai connu une truie, une "caille", élevée au rang de mascotte qui, tenant sa place dans la famille, ne fut jamais sacrifiée. Elle répondait au doux nom de "Brigitte", vous accueillait dans la cour et n'attendait qu'une chose, que vous chevauchiez son large et confortable dos. Pesant environ 300 kg, elle était en mesure de porter un homme. Adorable, vénérée, elle ne connut jamais ce qu'il est convenu d'appeler la "Fête à Cochon".

La fête

Justement, parlons-en de cette fête qui n'en est pas une pour tout le monde, de cette triste journée au début de laquelle l'animal dodu est extrait sans ménagement de sa litière sombre et douillette en vue d'une exécution sommaire. Il est question de fête parce que dans la tradition paysanne on s'apprête à stocker pour l'hiver cette nourriture obtenue au terme de longs mois d'engraissement et de soins attentifs. Ce jour-là l'entraide joue son rôle. Ce jour-là, voisins et amis, et surtout le spécialiste qui passe de ferme en ferme pour "défaire" le cochon, se retrouvent. Le vin coule à flots et le casse-croûte est aussi délicieux qu'antidiététique.

La "fête à cochon" met un terme à la vie d'un animal qui, jusqu'à une période récente, dans les campagnes reculées, était le symbole même de la survie. Si par malheur le cochon venait à "mal

tourner ²³ avant l'échéance tant attendue, c'était la consternation. Il fallait le remplacer ce qui, en fin d'engraissement, était difficile et onéreux. Cette hantise de perdre le cochon était telle que le vétérinaire lui-même se trouvait confronté à une lourde responsabilité. Il n'était pas rare qu'à une heure tardive il soit appelé en urgence parce que lors de sa dernière ronde à "l'écurie", le paysan s'apercevait que M. le Cochon n'avait pas touché à sa ration. Et gare au véto si les soins se révélaient inefficaces ! Il m'est arrivé de me faire reprocher avec plus de véhémence la perte de ce symbole de survie que celle d'un veau ou même d'une vache.

Autre époque...

Encore toléré dans un souci de respect d'une très forte tradition, le sacrifice familial du porc subsiste de nos jours, mais perd sa symbolique. Il tend à disparaître, comme la société rurale.

La fête est finie.

²³ Tourner à la catastrophe.



M - Prolapsus utérin : Elle a fait la mère ! Qu'est-ce qu'on peut gueniller.



N - Soins collectifs bien organisés : ça existe !

Impressions

Ce voyage à l'envers que je vous ai proposé arrive à son terme.

Que faut-il retenir de ce séjour dans un monde révolu, dans un univers à la fois dur et chaleureux ?

Sans doute vous êtes-vous rendu compte que, malgré tout, il m'arrivait d'être inquiet, mal à l'aise, alors que mon activité était censée me combler.

Un monde de tous les dangers, de toutes les angoisses

Pendant la plus grande partie de ma vie professionnelle, les conditions de travail ont souvent été déplorables : locaux insalubres, mal agencés, sols défoncés et spongieux capables d'aspirer les bottes, personnel parfois imprudent ou maladroit et incapable de comprendre ce qui lui était demandé. La présence de personnes inutiles faisait craindre le pire en matière de sécurité : curieux, "mouches du coche" de tous poils, enfants qu'il n'était pas toujours facile de chasser, le grand-père anxieux qui tient à imposer son concours. Véritable hantise quotidienne que celle de devoir endosser des responsabilités écrasantes en cas d'accident. L'indocilité des animaux pose des problèmes que seul le professionnalisme et la connaissance de la psychologie animale peuvent résoudre.

L'angoisse quotidienne n'était pas imputable qu'à la menace des coups de pieds en vache ou à la perspective d'une séance de vaccination difficile à organiser, au cours de laquelle les bovins allaient se chevaucher et fuir en brisant tout sur leur passage.

Il y avait pire encore.

A cette époque, pas si lointaine rappelons-le, il fallait affronter des gens que le manque de formation et l'ignorance privaient de toute disposition au dialogue. En cas d'échec, il arrivait qu'on se trouvât en face d'un mur d'incompréhension. Même les plus chaleureux, voyant leurs espoirs déçus, pouvaient devenir désagréables. On observait des attitudes très diverses. Il y avait les fatalistes qui acceptaient tout ou presque. Il y avait ceux que les intérêts immédiats aveuglaient et qui, faute de formation, ne pouvaient comprendre ni la mise en œuvre d'une technique nouvelle ni la cause d'un échec. Cette dernière, ils ne la cherchaient pas toujours, se contentant d'invoquer la responsabilité du prestataire de service. Il y avait aussi, en ces temps où une soif d'information commençait à se manifester, ces "nouveaux instruits" auxquels l'assiduité à quelques heures de formation technique en matière d'élevage conférait ce qu'ils prenaient pour un savoir exhaustif et définitif... Ils étaient les plus dangereux, tentés de vous apprendre votre travail, de vous faire tourner en bourrique et de se montrer exigeants au point de n'être jamais satisfaits.

En ces temps reculés où les liaisons téléphoniques mobiles (ou non !) étaient aléatoires, il fallait redouter l'accueil en cas de retard. L'impossibilité d'informer le client d'une modification de programme faisait, à coup sûr, des mécontents qui, faute de comprendre, ne manquaient pas de brandir leurs foudres.

En ces temps reculés maintenant où les premiers programmes sanitaires imposaient des plans d'assainissement drastiques, il fallait redouter l'accueil du client à qui l'on devait imposer d'interminables séances de vaccinations ou de dépistage de maladies contagieuses ou, ce qui est pis, qu'il fallait informer de la nécessité d'éliminer tout ou partie du cheptel. Il fallait redouter la mauvaise volonté dont faisaient preuve en pareille circonstance certains éleveurs, pour manipuler leurs animaux. Il fallait s'attendre à perdre du temps, à se faire piétiner ou encorner, et accepter de travailler dans une ambiance électrique.

Et maintenant ?

En matière de sécurité une évolution positive a vu le jour. La plupart des éleveurs dignes de ce nom sont équipés de bâtiments rationnels et de matériel de contention efficace : couloirs (dessin N), cages, cornadis, etc. Toutefois la raréfaction des fermes, ayant rendu l'entraide de plus en plus difficile, certaines interventions sont encore périlleuses.

Pour le reste, l'angoisse demeure à ceci près que, si les éleveurs actuels se montrent de plus en plus exigeants et procéduriers, leur formation en a fait des interlocuteurs valables avec lesquels il est plus aisé de dissiper les malentendus. De plus, les techniques modernes de communication ont eu raison des conflits générés par les aléas des programmes des uns et des autres.

A cette angoisse il y avait une contrepartie largement évoquée précédemment : la convivialité. Après l'effort le réconfort disait-on. Mais le réconfort, existe-t-il encore ?

Si j'ai autant aimé ce monde dans lequel nous venons de revivre quelques instants, c'est en raison de son côté chaleureux et pittoresque. Même si les paysans ne se rendaient pas toujours compte de la complexité du travail qu'ils nous demandaient, ils voyaient bien, pour la plupart d'entre eux, que nous étions capables de nous dévouer et savaient en manifester une certaine reconnaissance.

Maintenant les relations se sont tendues. L'agriculteur actuel (il ne faut plus parler de paysan) est inquiet, pressé, aigri par les difficultés économiques. Seul sur son exploitation il est devenu un gestionnaire aux abois, constamment installé sur le fil du rasoir, guetté par la faillite si le moindre grain de sable pénètre dans les articulations de ce colosse aux pieds d'argile qu'est devenue son entreprise.

Le droit à l'erreur n'existe plus, ni pour lui, ni pour ceux qui travaillent pour lui.

Les fermes ne cessent de se raréfier, de se regrouper. En restera-t-il une par commune ? Pas sûr. On comprend bien qu'il ne fallait plus vivre comme autrefois mais malgré l'accès à de nombreuses commodités, le bonheur ne semble toujours pas au rendez-vous. Il sera certainement de plus en plus difficile à trouver dans une société qui est sur le point de cesser d'exister. La ferme elle-même n'est plus une. Il y a d'un côté les bâtiments professionnels, techniques, toujours les mêmes, et de l'autre, parfois fort loin, la villa dans laquelle maintenant on ne rentre que rarement. Voilà une coupure qui porte atteinte à une convivialité et à une chaleur humaine auxquelles on consacre de moins en moins de temps.

Coupure ou rupture ? Cette dernière est à craindre. C'est pourquoi il était peut-être utile de voyager dans ce monde perdu qui, sans être le "bon vieux temps", a marqué l'humanité d'une empreinte qu'il faut bien se garder d'effacer à tout jamais.

Cahiers de Village de Forez

n° 85, 4^e trimestre 2010

Site : villagedeforez.montbrison42.fr

Siège social : Centre Social, 13, place Pasteur, 42600 Montbrison.

Directeur de la publication : Joseph Barou.

Rédaction : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.

Comité de coordination : Claude Latta, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot.

Comité de rédaction : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Joël Jallon, Marie Grange, Claude Latta, Gabriel Mas, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Alain Sarry, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2010.

ISSN : 0241 - 6786

Impression : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.